

## **Le pois chiche**

*H. POURRAT, Trésor des c., XIII, 35-40.*

Il y avait une fois, - trois jours, n'y a pas longtemps - un homme et une femme. Oui, deux qui n'étaient pas de ces vaillants, vaillants, à qui l'ouvrage fuit au-devant.

Or, rien ne vient sans peine, sauf les poux. L'huile même, qui est toute douceur, l'huile se fait par force, à grand ahan et grand craquètement du pressoir. Ces deux-là, faute de cœur à l'ouvrage, étaient dans le désordre, l'ordure. Il leur avait fallu remonter au haut du plus haut bois où il n'y a plus qu'herbe sèche et sapins de mousses grises. Là-haut, vers Pierre-sur-haute. Ils s'y tenaient dans une cahute en mottes de gazon, enfumée comme chez le renard, puante comme chez le bouc.

Pas de saucisson pendu et pas de panne de lard, pas même cet os de jambon que ceux de Bertignat avaient au vieux temps dans le village, et ils se le passaient de l'un à l'autre, à tour de rôle, pour faire la soupe. Ces deux bourrus tenaient là leur état, la roupie au nez, enfouis dans de grosses guenilles rapetassées, coiffés de bonnets crasseux, luisants comme des pommes cuites. Pour dire le vrai, ils s'étaient tout ensauvagés. Quand on tombe dans la ... , - ne me faites pas dire le mot, - on y est tôt noyé, mais non pas nettoyé : on s'y enfonce, on s'y enfonce.

Ils avaient bien, touchant leur cambuse, un lopin, mais vous l'auriez couvert de votre mouchoir de poche.

Tout de même, certaine année, la venue du temps clair de la fleur de coucou pointant et de l'alouette à l'essor leur donna des idées. Ils décidèrent de bêcher le coin de terre.

Mais qu'y semer?

Enfin dans la maison leur a été donné de trouver un pois chiche, un seul pois, rond comme balle, dur comme grelot de bronze et jaune comme vieille cire.

Ils l'y semèrent. Et sous le soleil, ce pois poussa ses deux feuilles.

Ils l'arrosèrent, arrachèrent d'alentour l'ortie, le liseron et la queue de renard, lui tinrent le pied propre et la terre plus fine que cendre.

Le pois poussa, poussa, monta, monta.

L'homme l'échalassa d'une gaule de noisetier.

Le pois poussant toujours, à vue d'œil, dépassa cette gaule. L'homme alla dans le bois, le grand bois de Buhant, y coupa un sapin droit comme un jonc, haut comme le clocher de Bertignat, échalassa son pois de ce sapin.

Le pois montait, montait toujours, tournant, tournant; il dépassa le sapin de sa pointe en tire-bouchon.

Un matin, sortant sur sa porte, encore bâillant, l'homme voit que son pois vient de faire dans la nuit une fameuse poussée. Le pois entre maintenant là-haut dans le nuage, s'élève dans les airs et s'y perd, et s'y perd!

« Diable ce pois! Savoir ce qu'il est allé voir par là-haut?

Tant pis, arrive qui plante! J'y monte. »

Il déchausse ses sabots, les laisse là au pied du pois dire à sa femme quel chemin il a pris; et il se met en devoir de monter. Il monte, il monte, par-dessus le nuage, par-delà les airs, et les oiseaux de l'air, et les courants de l'air.

Il arrive au plafond, là-haut, touchant le ciel. Du bout du doigt, il toque trois petits coups.

« Bien le bonjour, mon Dieu Seigneur, et salut bien. - Et qui es-tu?

- Vous savez bien, je suis l'homme du pois.

- Et que veux-tu?

- Eh bien, ma foi, je voudrais un jardin.

- Un jardin, bon. Un jardin, tu auras. »

Tout aise, se carrant dans ses guenilles, l'homme redescend sur terre. Et en bas, comme il y comptait, trouve un jardin. Un vrai jardin avec ses planches de laitues et de choux cabus, ses pommiers en cordon, ses poiriers en quenouille, l'osier près de la citerne, la mélisse près des ruches. Rien n'y manquait, pas même la touffe de buis pour le dimanche des Rameaux.

Oui, six quartonnées de jardin, et le plant du pois au mitan. Ils n'eurent de toute la belle saison qu'à arracher la mauvaise herbe, manger les pois verts à l'oignon, la romaine à la ciboulette.

Puis le temps s'est fait bourru, la feuille morte a volé dans le vent, la grolle a volé croissant.

Un jour, la femme a dit à l'homme:

« Tout de même, cette cahute, crois-tu que ce soit un logis?

Moi je dis que c'est une honte. Tu vas remonter par le pois. Tu demanderas une maison, brave maison, que nous soyons au moins à l'abri pour l'hiver. n

Il déchausse ses sabots et par le pois remonte. Lorsqu'il touche le plafond, il cogne de la main. « Salut, mon Dieu, bonjour.

- Et qui es-tu?

- Hé, vous le savez : l'homme du jardin.

- Et que veux-tu?

- Une maison de bonnes pierres, bien chaude, pour y passer toute la saison morte.

- Une maison, bon. Tu l'auras.»

Il redescend. Ha, mais ! Il aurait fait bon voir qu'il ne trouvât pas la maison.

Il la trouve, toute de pierre de taille, couverte en tuiles rondes.

Une vraie maison, avec sa table, ses bancs en cœur de chêne, le lit-placard et sa courtepoinette rouge, le vaisselier aux assiettes peintes de coqs et de bouquets roses et violets; près de la cheminée, le canon de fusil à souffler le feu et près de l'armoire, l'horloge avec sa lune de cuivre qui va, qui vient, pendillou, pendillette. Rien n'y manquait, même pas le rameau de buis au bénitier de faïence.

Trois semaines passent, quatre semaines. La femme, qui n'a jamais été d'humeur facile, grogne sur tout, et tout le long du jour. Plus à prendre avec des pincettes. Un matin, elle éclate.

« Té, quand j'y pense, ça me retourne les sangs. Tu es trop simple, toi, vieux hibou. Sans biais, sans idée, sans détourne ! Qu'est-ce qu'il t'en coûtait de plus de demander un château ? Le bon Dieu et ses saints sont bien taillés de nous donner un château, il ne leur en coûte pas plus que de nous donner une maison !... Allez, monte à ton pois, va demander notre château. »

« Saprée vieille chouette ! » marmonne l'homme. Mais enfin, il déchausse ses sabots, s'attrape au pois et il remonte.

Arrivé au plafond, il cogne des deux poings. « Mon Dieu, vous ne ...

- Et qui es-tu ?

- Vous savez bien: l'homme de la maison.

- Et que veux-tu?

- Voilà, ma femme veut un château.

- Un château, bon. Un château, tu l'auras. »

Il redescend encore, tout froncé, tout à rebours. Il trouve le château. Il aurait fait bon voir qu'il ne le trouvât pas! Vrai château avec ses douves, ses tours et ses murailles, la salle basse au bout du couloir et au haut du degré le salon de compagnie, la fontaine de cuivre où se laver les mains à l'entrée de la salle à manger, et au mur de la chambre à coucher la tapisserie des Flandres. Rien n'y manquait pas même la girouette sur la maîtresse tour.

La femme, comme une reine, se promène de chambre en chambre, tourne de salle en salle, essaie chaque fauteuil, se mouche dans la soie.

Trois jours passent, quatre jours.

Et la voilà plus revêche que jamais, l'œil dur, serrant le bec.

Un matin, elle éclate.

« Ha, dis, té, vieux hibou!... Tu ne pourrais pas avoir un peu d'idée pour ce que tu fais. Dis, songe-creux? Toujours de mauvais biais. Un château? Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse si ne va pas avec tout le pays d'alentour? Allez, monte à ton pois, va demander que nous soyons roi et reine du pays.

« Saprée vieille chouette! » marmonne l'homme. Mais enfin, il déchausse ses sabots, s'attrape au pois et il remonte.

Arrivé au plafond, il cogne et des poing et des pieds. « Hé, là, dites, vous autres!

- Et qui es-tu?

- Vous savez bien : l'homme du château.

- Et que veux-tu?

- Ma femme veut que nous soyons roi et reine du pays, à cent lieues à l'entour.

- Bon, bien. Vous allez l'être. Toi, le roi des hiboux, elle la reine des chouettes, roi et reine, comme il convient! »

Ils l'ont été. Changés lui en hibou, elle en chouette, au bord du bois du Buhant.

*Si là-haut demain vous allez,  
Et de tous vos yeux regardez,  
Dans un sapin vous les verrez.*